

sans déceler le labeur, avec la charmante bonhomie de la nature. Nous ne voyons pas pourquoi nous garderions le silence sur le nom de l'auteur. Nous ne sommes point engagé au secret, et ce qu'une indiscretion nous a appris, une indiscretion le révélera. L'anonyme s'appelle M. Ranvier. Nous lui souhaitons sincèrement de persévérer dans cette voie-là.

L'exposition se compose, pour les trois quarts, de paysages. C'est certainement la branche de l'art la mieux comprise de notre temps. C'est aussi celle où l'on peut constater en faveur de notre époque une supériorité relative dans les résultats.

Ici encore M. Lamothe est représenté par un beau tableau, d'un grand style et d'une large touche. Le paysage s'y élève aux hauteurs de la grande peinture. La gamme des tons est un peu grise, mais qu'importe, puisqu'elle est harmonieuse et que rien n'y blesse l'œil du spectateur ? Tout le monde n'est pas obligé de vivre sur ces reflets micacés, cette pâte craquante et pailletée qui ont le bonheur des *réalistes*. Les premiers plans semblent appeler quelques vigueurs, et les arbres un peu plus de légèreté.

M. Paul Flandrin n'est pas aussi heureux cette année qu'à son habitude. Ses paysages ont moins ce qu'on est convenu d'appeler le caractère historique et leur aspect a pris quelque chose d'aigre et de pénible. Nous aimions mieux la tonalité sourde et terne dans laquelle il se renfermait autrefois, comme dans son tableau de *la Campagne de Rome*, d'une poésie si austère, d'un mode si magistral que le paysage y prend l'ampleur de l'art monumental. Le tableau portant le n° 157 est le mieux réussi de ceux exposés cette année par M. Flandrin. La composition est riche, elle a ce balancement, cet équilibre, qui ramènent le paysage jusqu'à certaines conditions de l'architecture et de son unité. Les ombres sont toujours admirablement entendues, les détails sagement sacrifiés aux dispositions générales. Ce n'est que l'écorce de la nature qui manque, mais cette écorce, c'est la vie même, c'est le sang qu'on sent affluer sous le tissu de la peau. Sans cette espèce de chaleur vitale tout devient glacé et incrie. Ces défauts sont plus sail-lants dans les *Environs de Montmorency*, exposés sous le n° 160, dans le *Verger*, et même dans les *Sablonniers* où, sauf la différence des tons, tout semble modelé dans de la terre glaise. Aussi tous ces ouvrages gagneraient considérablement à être reproduits par la gravure.

M. Desgoffes appartient aussi à l'école historique. Lui aussi a l'amour des sites virgiliens, des contrées paisibles et sereines que l'antiquité avait peuplées de nymphes divines. Les ombres épaisses des forêts, les vallées fleuries ou les bosquets consacrés aux divinités champêtres lui ont découvert tous leurs secrets. Lui aussi, il possède la science de la composition, la précision du dessin, mais bien plus que M. Flandrin il tombe dans la